

ludes morbides, sont, avant la maladie, ce que sont après elle les phénomènes de la convalescence. Phénomènes transitoires, ils indiquent le passage de l'état de santé à l'état de la maladie et le retour de la maladie à la santé.

Les prodromes sont très-nombreux et de nature très-variée. — Ce sont : une sensation de bien-être et de force inaccoutumée, des lassitudes spontanées, l'incertitude de la démarche, l'altération de la physionomie, la torpeur intellectuelle, la perte de la mémoire, l'abattement, les pressentiments, et les songes sinistres, l'assoupissement, les douleurs de tête, les éblouissements, les tintements d'oreilles, l'exagération de la sensibilité morale, la tristesse, le dégoût des aliments, la soif, les bâillements, les palpitations, le froid intérieur et la sensibilité au froid, la sécheresse de la peau, et une multitude d'autres phénomènes que l'étude particulière des maladies seule peut faire connaître.

Les prodromes sont des phénomènes dont la durée est variable. Ils peuvent disparaître au bout de quelques minutes et se reproduire à plusieurs reprises, ou, au contraire, se prolonger assez longtemps. — Ainsi l'engourdissement prodromique des paralysies par ramollissement cérébral dure plusieurs mois et même plusieurs années. — Il y a des prodromes dont l'intensité augmente progressivement et qui finissent par se confondre avec les phénomènes d'invasion de la maladie. Ainsi la céphalalgie prodromique de quelques fièvres typhoïdes persiste jusqu'au jour de l'invasion des accidents fébriles, de l'inappétence, de la torpeur, etc. La tristesse et le changement d'humeur, qui précèdent la méningite tuberculeuse des enfants, durent jusqu'à l'apparition des vomissements et des autres accidents sympathiques de l'invasion de la maladie. Au contraire, il y a d'autres prodromes qui disparaissent sans être suivis d'accidents morbides. Ils cessent subitement ou par degrés, et la santé ne subit aucune atteinte.

## CHAPITRE XVI.

### DES SYMPTÔMES DANS LES MALADIES.

Lorsque, sous l'influence des impressions morbifiques et des causes dont j'ai parlé, une maladie prend naissance, le travail accompli dans l'organisme donne lieu à des phénomènes particuliers différents des phénomènes ordinaires observés dans l'exercice régulier des fonctions. Ces phénomènes particuliers sont des *symptômes* (de σύν, avec, en même temps; πίπτω, je tombe), c'est-à-dire des phénomènes qui arrivent en même que la maladie. En effet, le symptôme, dit Gallien (1), suit la maladie comme l'ombre le corps ; sans symptôme, il n'y a pas de maladie ; le symptôme est l'indice de la réaction des forces générales ou de la vitalité des tissus contre une impression morbifique. — C'est lui qui fournit au médecin la notion du trouble organique ou fonctionnel survenu dans l'économie, comme pour lui dire : Observe, devine, et dis la signification de ce que tu touches, de ce que tu sens, de ce que tu vois et de ce que tu entends.

(1) Gallien, *Œuvres*, trad. Daremberg. Paris, 1854-57.

Un symptôme n'est donc qu'un phénomène survenu dans les organes ou dans les fonctions, sous l'influence de la maladie.

Il ne faut pas confondre les *symptômes* avec ce qu'on appelle les *signes*. En effet, tous les phénomènes morbides observés chez un malade sont des symptômes qui n'ont aucune signification pour lui ni pour l'étranger qui en est le témoin ; ils ne signifient quelque chose que pour le médecin, homme instruit qui, par la pensée, fait la traduction de ce que la nature morbide offre à ses yeux plus clairvoyants. Ils ne deviennent des *signes* que par suite de cette opération intellectuelle spéciale, dans laquelle un médecin dit : Ce symptôme est le signe de telle maladie, de telle complication, de telle fin, etc. Mais si les symptômes sont des signes, tous les signes ne sont pas des symptômes. Ainsi on tire des signes non-seulement des phénomènes morbides appréciables par les sens, mais encore d'un certain nombre de considérations médicales importantes qui ne sont pas des symptômes. Ainsi, lorsqu'en cas de doute sur la nature et sur le nom d'une maladie, on trouve dans les antécédents du malade le fait d'une syphilis antérieure guérie, d'antécédents héréditaires de scrofules, de dartres ou de folie, ces notions, qui ne sont pas des symptômes, deviennent pour le médecin des *signes* que la maladie qu'il a sous les yeux rentre dans l'une ou dans l'autre des classes morbides que j'ai nommées. Les causes des maladies, leur intensité, la propriété qu'elles ont de guérir par telle ou telle médication, sont autant de signes importants pour la détermination de leur nature, mais ne rentrent point dans la catégorie des symptômes morbides.

Les symptômes sont donc des phénomènes particuliers survenus dans les organes et dans les fonctions sous l'influence de la maladie ; mais, comme il ne faut jamais l'oublier, si les symptômes sont des signes, tous les signes ne doivent pas être considérés comme étant des symptômes.

### ARTICLE PREMIER.

#### CLASSIFICATION DES SYMPTÔMES.

Les symptômes ne sont pas tous apparents. Il y en a deux ordres : les uns, cachés dans la profondeur du corps et des tissus, ne s'étendent pas très-loin du point malade, ce sont là des *symptômes cachés* ; et les autres, au contraire, sont manifestés dans le lieu de leur origine ou par leur généralisation, ce sont les *symptômes apparents* des maladies.

Aux premiers correspondent toutes les maladies organiques *latentes* qui produisent au milieu des organes des troubles de circulation et de nutrition très-marqués, mais inappréciables autrement que par nécropsie : certains vices matériels d'organisation ; les diathèses qui modifient si profondément la nutrition, etc.

A l'autre ordre correspondent les maladies aiguës ou chroniques, internes ou externes, physiques ou réflexes, dont les symptômes indiquent la nature, la marche et les terminaisons différentes.

Les symptômes sont *locaux*, *généraux* et *sympathiques*, selon leur siège à l'endroit même occupé par la maladie, selon qu'ils résultent de troubles survenus à la fois dans un grand nombre de fonctions et d'organes, ou enfin selon le rapport constant et inconnu qui les rattache à la maladie d'un organe éloigné.

La tuméfaction, la crépitation, l'œdème, l'induration, la douleur, etc., sont des symptômes *locaux*.

L'agitation, la faiblesse, l'adynamie, la prostration, la chaleur, les altérations humorales, etc., sont des symptômes *généraux*.

Les convulsions, les parotides, le délire, la fièvre, sont, dans beaucoup de cas, des symptômes *sympathiques*.

Il y a aussi des *symptômes* qu'il faut appeler *physiques*, parce qu'ils sont absolument caractérisés par la présence de phénomènes physiques produits dans les organes, et des *symptômes réflexes* produits par la sensibilité particulière des tissus et des organes malades. Les tumeurs, les voussures, les crépitations, les râles, les frottements, les ballottements, les souffles vasculaires, etc., sont des symptômes physiques; au contraire, la douleur, la paralysie, l'adynamie, les engourdissements, les démangeaisons, les troubles fonctionnels, etc., sont des phénomènes réflexes, engendrés par la réaction de la sensibilité organique contre les altérations de la maladie.

§ 1<sup>er</sup>. — Symptômes primitifs, secondaires et accessoires.

Parmi les symptômes, il y en a qui ouvrent constamment la marche des maladies et qui se montrent toujours à leur début, tels sont les vomissements dans la méningite aiguë et dans la variole; le chancre pour la syphilis; le frisson dans la pneumonie fibrineuse; la névralgie rénale dans les calculs du rein, etc. : ce sont des *symptômes primitifs*.

D'autres, au contraire, viennent ordinairement à la fin des maladies, dans leur convalescence ou après elles. Ainsi une douleur spéciale succède à la guérison de la pleurésie et du zona; la faiblesse des membres accompagne la convalescence des fièvres; la chute des cheveux s'observe après la guérison de la fièvre typhoïde; des abcès cutanés se montrent dans la dessiccation de la variole; la voussure de la poitrine se développe dans l'emphysème pulmonaire; les joues, le nez, les orifices des muqueuses, s'ulcèrent par le fait d'un écoulement muqueux persistant; des maladies cutanées, osseuses, muqueuses, succèdent au chancre; les taches lenticulaires du typhus, les éruptions cholériques, etc., sont des *symptômes secondaires*.

On donne aussi ce nom, par une sorte d'abus de langage, à des symptômes observés dans le cours de plusieurs maladies, et dont la présence n'a pas de signification importante pour le diagnostic et le pronostic. Ainsi la rougeur de la face dans la pneumonie, l'enduit des gencives dans le typhus, la céphalalgie, le trouble des facultés intellectuelles dans la fièvre, la cuisson de l'urèthre dans la blennorrhagie, etc., ne sont pas des *symptômes secondaires*, mais bien des *symptômes accessoires*, des *épiphénomènes*, par opposition à ce qu'on appelle les *symptômes principaux*, qui caractérisent à eux seuls l'existence d'une maladie.

§ 2. — Symptômes pathognomoniques.

Lorsque parmi les symptômes principaux d'une maladie, il y en a un dont la présence permet d'apprécier d'une manière absolue la nature de l'espèce de

maladie à laquelle on a affaire, on dit que ce symptôme est *pathognomonique* (de πάθος, affection, et γνώμων, indicateur, connaissance). Cette classe de symptômes n'est pas nombreuse : ainsi le frémissement hydatique d'une tumeur indique qu'elle est composée d'hydatides; le frémissement ondulé, que c'est une varice anévrysmales; le râle crépitant est pathognomonique du début de la pneumonie fibrineuse; le bruit de pot fêlé est l'indice d'une caverne pulmonaire; la succussion hippocratique est pathognomonique d'un hydro-pneumothorax; la crépitation sèche d'un os indique sa fracture; la crépitation de la peau, l'emphysème; les crachats rouillés, une pneumonie, etc.

Souvent il n'y a qu'un *seul* symptôme chez un malade, la céphalalgie, qui précède de loin les affections du cerveau; l'embarras de la langue, qui annonce une paralysie générale; le vomissement nerveux, la toux nerveuse, la contracture, la surdité, la paralysie atrophique des muscles du pouce, etc. Mais ordinairement les symptômes existent *en grand nombre*, sous la dépendance d'une même cause morbifique dont ils indiquent la nature. Quelquefois malheureusement, leur existence dépend de causes très-variées, distinctes ou enchaînées les unes aux autres, et leur signification n'en est que plus difficile à trouver.

ARTICLE II.

DIFFÉRENCE DES SYMPTÔMES DANS UNE MÊME MALADIE.

Les symptômes d'une maladie observée dans des âges et dans des lieux différents ne sont pas toujours semblables et n'ont pas toujours la même forme, ni la même intensité. Ces indices du travail morbide intérieur qui suit les impressions morbifiques varient beaucoup suivant les individus, lorsqu'ils sont placés dans des conditions différentes et d'après la nature des altérations somatiques.

Ainsi, pour citer des exemples, les symptômes ordinaires de la pneumonie fibrineuse ne sont pas les mêmes chez l'adulte et chez le vieillard; chez l'adulte, les symptômes de la pleurésie ne sont pas toujours semblables, et il y a des cas où les phénomènes *réflexes*, c'est-à-dire les symptômes, manquent absolument. Quoi de plus variable que les symptômes des fièvres continues, des névroses, de certaines maladies organiques ou vermineuses, etc., chez les enfants, les femmes et les vieillards? Dans la première enfance, par exemple, il n'y a jamais d'état typhoïde comparable à celui de l'adulte; les spasmes compliquent souvent les maladies des femmes, et chez les vieillards les maladies n'ont presque jamais de réaction fébrile prononcée. D'un climat à l'autre les mêmes maladies changent de caractère et de symptômes. Il n'y a qu'à ouvrir Hippocrate (1) pour être convaincu de la vérité de ce fait. En Orient, les hémorrhoides, les fièvres, les dysenteries, etc., se présentent avec une forme particulière et des symptômes très-différents de ceux qui les accompagnent dans nos contrées du Nord.

L'intensité des symptômes réflexes a une très-grande importance relativement au pronostic des maladies dans lesquelles on l'observe; mais ce principe n'a rien d'absolu, car cette intensité est souvent en rapport avec le jeune âge et la suscep-

(1) Hippocrate, *Œuvres complètes*, trad. Littré. Paris, 1839, 1861.

tibilité nerveuse des individus. Très-souvent, chez l'enfant, des symptômes ataxiques ou adynamiques redoutables font croire à un danger immédiat, sans que la suite des événements vérifie cette conjecture. Chez l'adulte, que de fièvres continues débutent avec des symptômes graves et se terminent favorablement, tandis qu'au contraire des maladies de même nature, quoique plus légères en apparence, sont suivies de mort !

Les symptômes sont assez souvent en rapport avec les modifications de structure et les lésions organiques, congestives ou inflammatoires, aiguës ou chroniques, développées dans les tissus ; mais il n'en est pas toujours ainsi, car dans les maladies qui n'ont pas de siège anatomique connu, et le nombre en est grand, ce rapport ne saurait exister. Dans ce cas, les symptômes ne sont que l'expression de l'affection inconnue qui s'est développée dans l'organe. Dans la catégorie des maladies produisant après elles des lésions de structure, le rapport des lésions aux symptômes existe assez ordinairement, et il est facile de suivre les progrès de la lésion par l'augmentation d'intensité des symptômes. Chez l'adulte, il en est souvent ainsi. On peut suivre l'accroissement et la décroissance d'une pneumonie, d'une angine, etc., par l'observation attentive de la difficulté d'avalier, de respirer, et par les caractères de l'expectoration, etc. Cette règle a néanmoins des exceptions. Il y a des maladies aiguës chez l'adulte où il n'y a souvent aucun rapport entre l'étendue des lésions et la gravité des symptômes : exemple, la pleurésie, la péricardite, etc. Que d'individus n'ai-je pas observés ayant des pleurésies aiguës suivies d'épanchement considérable, n'éprouvant aucun trouble de la respiration, de l'appétit, des forces, et ne venant à l'hôpital que lorsque la lésion était fort avancée ! Malgré ces exceptions, la règle du rapport des lésions aux symptômes chez l'adulte est généralement vraie. Elle ne l'est plus chez le vieillard et chez les enfants. Dans le premier âge, on observe souvent une intensité très-grande des symptômes avec des lésions somatiques de médiocre importance, tandis que chez les vieillards, au contraire, il existe fréquemment des altérations organiques de la nature la plus grave, inflammatoires ou autres, et qui ne donnent lieu à aucun symptôme *apparent*. La mort arrive, et c'est à la nécropsie qu'on est confondu par la découverte de désordres anatomiques dont rien ne pouvait faire soupçonner la présence.

La connaissance des symptômes de chaque maladie est de la plus haute importance pour le médecin. C'est la connaissance de la médecine. Sur elle repose la nosographie tout entière, et par elle on arrive au diagnostic et à la détermination de la marche des maladies. Tous les troubles survenus dans les fonctions de relation, de nutrition, de circulation, de sécrétion, et tous les changements physiques survenus dans la disposition des organes doivent être successivement appréciés dans leurs rapports avec les différentes maladies, si l'on veut apprendre à convertir ces phénomènes en signes capables de guider dans la pratique de la médecine. Cette étude est plus particulièrement du ressort de la sémiologie ou science des signes, et c'est là que je me propose de l'exposer avec tous les détails nécessaires (1).

(1) Voyez la deuxième partie de cet ouvrage, consacrée à la SÉMIOTIQUE.

## CHAPITRE XVII.

### DE LA DURÉE DES MALADIES.

Les maladies naissent chez l'homme, s'y développent et se terminent suivant des lois déterminées qu'il est possible de découvrir en observant avec soin la succession et l'enchaînement des phénomènes morbides. Quelque variée que soit leur évolution, en raison de leur nature différente et de l'influence particulière des âges, des sexes, de la constitution, des climats, etc., elle peut être indiquée d'une manière générale, dans ce qu'elle offre de commun à toutes les maladies.

La marche des maladies est le mode suivant lequel se déroulent et apparaissent leurs phénomènes constitutifs.

### ARTICLE PREMIER.

#### MALADIES LATENTES.

Quand on envisage d'une manière générale cette question de la durée des maladies, en jetant les yeux sur la nosographie entière, on voit aussitôt qu'il y a deux classes de maladies :

Les unes qui marchent, se développent et se révèlent par des symptômes apparents : ce sont les *maladies apparentes*.

Les autres, au contraire, ne marchent pas, leur développement est obscur, caché, souvent impénétrable à nos moyens d'exploration : ce sont les *maladies latentes*.

Les *maladies latentes* sont celles qui ne donnent lieu à aucun symptôme réflexe appréciable. Elles produisent quelquefois des altérations somatiques qu'on retrouve seulement après la mort, mais le fait n'a rien d'absolu, de sorte qu'il faut les diviser en *maladies organiques latentes* et en *maladies dynamiques latentes*. Les unes comme les autres doivent être étudiées à part, sans prétention de déterminer les règles générales de leur marche et de leur évolution. A côté de ces maladies latentes, il y en a d'autres qui offrent quelques symptômes, vagues, indécis, mal caractérisés, et qui se montrent ainsi sous une forme difficile à reconnaître. On les désigne sous le nom de *maladies larvées*.

Les états *latent* et *larvé* se retrouvent à chaque pas dans la nature, dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. Des passions se déguisent jusqu'au moment où on les convertit en *acte*. Quelques graines conservent pendant des années, et même pendant des siècles, la vie à l'état latent : exemple, le blé qu'on retire des momies de l'Égypte. On a même soutenu que la vie de l'homme pouvait être *latente* et ne se révéler par aucun phénomène sensible. C'est une erreur. Si, dans quelques circonstances, la syncope et l'asphyxie peuvent donner lieu à l'image de la mort, c'est pour quelques secondes seulement, et l'homme instruit ne s'y laissera jamais tromper. Certains corps bruts ont une chaleur *latente* qui n'est pas sensible au thermomètre, et qui sert à leur passage de l'état solide à l'état liquide,